

Beyrouth!... Quand j'étais petite, à défaut de colle toute préparée comme aujourd'hui, les gens négligents écrasaient des raisins secs pour coller ce qu'ils avaient à coller. Bien sûr, ça ne tenait pas longtemps. C'était pour sauver les apparences. Après des années au Canada, Beyrouth m'a donné l'impression d'une ville collée avec des raisins secs. J'étais étonnée de voir la différence entre la devanture et l'arrière des immeubles, comme s'il ne s'agissait pas des mêmes immeubles. Les façades étaient chic tandis que l'arrière des maisons était délabré, mal-propre, des bouts de murs manquants, démantibulés. C'était bien avant la guerre, ces années où les banques se remplissaient avec l'argent du pétrole qui venait des

autres pays arabes, où les riches devenaient de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres. Pendant ces années-là, les nouveaux riches se multipliaient telles des sauterelles et se pavanaient en oubliant que le tarbouche de leur père était encore accroché à la branche du mûrier... Ils affichaient leurs nouvelles richesses, leur façade, en pensant que leur derrière ne se voyait pas. Pour le Beyrouth de cette époque – et peut-être même d'aujourd'hui, est-ce que quinze ans de guerre suffisent à changer les mentalités? –, seule l'apparence comptait.

Je viens de la montagne, j'ai été élevée autrement. Je ne me laisse pas aveugler par les apparences. Mon père disait souvent: «Reçois l'inconnu à la mesure de ses vêtements et dis-lui adieu à la mesure de son intelligence»... L'apparence ne compte jamais longtemps...

Nous avons tous eu du mal à nous adapter à notre nouvelle vie, à notre nouveau pays, même Salim qui avait tant rêvé et nous avait fait rêver avec lui. Les seules choses qui n'ont pas démenti notre attente sont le climat et la beauté des montagnes. Les petits restaurants au bord de la mer existaient, il est vrai, on pouvait aussi faire du ski et aller se baigner le même jour, mais le temps de savoir où et comment, nous n'avions déjà plus d'argent...

Les Beyrouthins sont de vrais commerçants. Dans un pays où il n'y a aucune sécurité, aucune aide de l'État, où on rentre à l'hôpital avec une jambe coupée dans une main et son argent dans l'autre, sinon on reste dehors, c'est la loi de la survie, et c'est le plus fort qui l'emporte.

Le plus «fort» est souvent celui qui ment le mieux, qui parvient à escroquer moins habiles menteurs que lui. Sans parler de ceux pour qui l'argent devient une drogue et qui en veulent toujours plus. Ils mentent autant qu'ils respirent, parlent pour séduire et pour mieux tromper. C'est la règle. Salim n'a pas voulu l'admettre avant d'être complètement déplumé. Il vient de la montagne lui aussi, il est naïf, honnête, trop honnête, il fait confiance aux gens et pense que tout le monde est comme lui. Au Canada, il a réussi à cause de ces qualités, car à cette époque l'honnêteté était la règle. Je ne sais pas si c'est pareil aujourd'hui, vu les difficultés économiques du pays.

Je lui disais souvent: Verrouille ta porte et fais confiance à ton voisin... Mais à quoi sert de parler si personne n'écoute? En un rien de temps, nous sommes redevenus aussi pauvres que pendant les premières années au Canada. Une pauvreté plus cuisante encore parce que nous nous étions habitués à un certain confort et surtout parce qu'au Canada nous avions vécu comme dans une île, seuls juges et témoins de notre pauvreté ou richesse, de notre bonheur ou malheur, et qu'à Beyrouth on ne peut pas se terrer chez soi, on vit sous le regard des gens. Qu'on le veuille ou non, il est très difficile d'y échapper. Beyrouth avait tous les défauts d'une petite ville, même d'un village, avec les prétentions d'une grande ville; tout se jouait sur les apparences, la superficialité et le clinquant. C'était tout le contraire des Québécois qui se montrent tels qu'ils sont et vont parfois jusqu'à se déprécier,

ce qui n'est pas mieux. Tandis que les Libanais croassent sur leur soi-disant supériorité, se vantent et s'approprient même ce qu'ils n'ont pas fait, les Québécois ruminent leur soi-disant infériorité, n'accordent pas assez d'importance à ce qu'ils accomplissent et oublient même ce qu'ils ont fait. Aucun ne se perçoit à sa juste dimension...

Et moi, assise dans ma chaise berçante, je rumine plus que je ne croasse... Si j'avais à me lever et à dire à haute voix ce que je pense, aucun mot ne sortirait de ma bouche ou peut-être quelques mots hésitants. Si j'arrêtais un jour de ruminer, je pourrais commencer à être ce que je suis et je n'aurais plus peur de parler...

Je creuse et je creuse ce qui me reste dans le creux de ma mémoire, espérant trouver un jour la paix dans cette tête pleine de trous et de crevasses.

Je me souviens d'une veille de Noël sans neige où nous n'avions plus un sou. Mes enfants, ceux qui travaillaient, n'avaient pas reçu leur paie, et Salim, de nouveau sans le sou, était parti vivre dans son village. Nous allions passer une veille de Noël un peu triste, comme dans les films en noir et blanc que l'on voit parfois à la télévision dans la période de Noël, mais comme dans ces films, juste un peu avant la fin, il y eut un miracle! Ma fille Samira trouva un billet de cent livres libanaises qu'elle avait caché et oublié. De quoi acheter un festin! Je me souviens que nous nous sommes mis à danser tous

ensemble, heureux. Pour quelques instants, nous nous sommes sentis les plus riches du monde!

La pauvreté est toujours difficile à vivre mais doublée de la misère morale elle devient inhumaine. Je n'oublierai jamais le jour où mon fils Abdallah avait pris trop de médicaments et qu'il fallait l'emmener à l'hôpital. Pas d'argent. J'ai eu beau chercher dans tous les tiroirs. Pas un sou ni pour le taxi ni pour l'hôpital... Oh! mon Dieu, pourquoi ressasser le passé? Pourquoi revivre la peine comme si elle venait tout juste d'éclater dans mon ventre?

C'est fini... La douleur s'en va... J'aimerais un jour être capable de repenser à ces moments sans avoir mal... Il faudrait un miracle, comme dans les films en noir et blanc.

Peu à peu, mes enfants ont commencé à partir pour d'autres pays. Aussitôt qu'ils avaient économisé un peu d'argent, ils s'enfuyaient presque. Personne n'est arrivé à s'adapter, à reprendre racine... Élever un enfant, dit-on, laisse plus d'empreintes que de l'allaiter... On ne revient pas en arrière. Partir de son village, de son pays, c'est partir pour la vie. À une certaine époque, l'une habitait au Brésil, l'autre en France, la troisième au Canada, la quatrième en Indonésie et le reste de la famille au Liban.

Puis, la guerre a éclaté. On s'y attendait. Ce que l'on a appelé le miracle libanais n'opérait plus. On savait que quelque chose de grave allait se produire, mais personne n'avait imaginé son ampleur, personne n'avait imaginé que la guerre durerait plus de quinze ans. Le chaos s'est

très vite installé. Salim et Abdallah lisaient autant de journaux qu'ils pouvaient, mais ne comprenaient pas. Très vite, plus personne ne comprit ce qui se passait au-dessus de nos têtes. La guerre a forcé chacun à reprendre position avec son clan initial et, d'un autre côté, les alliances entre clans et pays se faisaient, se défaisaient et se refaisaient à une vitesse vertigineuse.

Que des hommes en convainquent d'autres de les suivre et qu'ils jouent à se faire la guerre, il ne restait plus qu'à se taire et attendre qu'ils s'épuisent; que des milliers de personnes paient de leur vie ces jeux vaniteux et insensés, il ne restait plus qu'à crier et à pleurer; qu'ils tirent à bout portant sur des femmes de toutes les communautés réunies marchant calmement pour la paix, et il ne restait plus qu'à rentrer dans le ventre de nos mères et attendre des jours meilleurs; que chacun des belligérants croie tenir le pouvoir dans ses mains quand la bêtise et la vanité détiennent tous les pouvoirs, dans tous les camps, à l'intérieur et en dehors du pays, il ne restait plus qu'à rire.

La guerre a forcé les gens, ceux qui avaient assez d'argent, à fuir, à s'exiler, à laisser derrière eux des membres de leurs familles à peine recouverts de terre. C'est tout juste si j'ose imaginer ces mères et ces pères qui, par le hublot de l'avion, regardaient pour la dernière fois cette terre où la vie de leur enfant avait été arrachée.

La guerre a dispersé des milliers de familles à travers le monde, pour nous, grâce à Dieu, ce fut le contraire, elle nous a rassemblés. Peu à peu, nous nous sommes tous retrouvés au pays où mes enfants ont grandi.